NKW
Pompadour

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR:

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII, inclusivement.

EN DEUX TOMES.

TOME I.

Avuto Pio Fracaroli

A LONDRES:

Chez G. OWEN, Fleet-Street; et T. CADELL, dans le Strand. M DCC LXXII.

PREFACE.

PEU importe au lecteur de ces lettres qui ait été le pere, ou l'époux de celle qui les a écrites. Tout le monde ſait, ſans ſe ſoucier, que l'un étoit un gros boucher de Paris, nommé Poiſſon, & l'autre mr. le Normand d'E'tioles, fermier-général,

qui perdit ſon épouſe dans la marquiſe de POMPADOUR ; que ſous ce nom elle tenoit le timon de l'état pendant plus de vingt ans, & qu'elle mourut d'ennui, ſinon de remords, âgée de 44, en 1764.

Dans une de nos lettres, madame mentionne des mémoires qui ne devoient voir le jour que lorſqu'elle ne le verroit plus : mais, ſoit qu'elle n'ait pû les

les achever (& qui peut achever ſes propres mémoires ?) ſoit qu'elle ne parlât que de ces lettres, où elle ſe plaiſoit tant, & où le public doit tant ſe plaire, ſes meilleurs mémoires ſeront toujours ſes lettres. On y voit les traits naïfs de ſon cœur, & de ſon eſprit, les reſſorts mêmes de ſa conduite publique & particuliere ; de ſorte qu'elles ne laiſſent point à

douter qui en soit l'auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de son pouvoir. Au reste, l'éditeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'exécuteur du sécrétaire de madame, lequel vient de mourir en Hollande, sans oser violer le secret qu'il avoit apparemment juré à sa maîtresse.

Plusieurs personnes illustres

aux-

quelles les lettres ſe ſont adreſſées, ſont encore en état de produire leurs propres originaux; mais perſonne ne pouvoit en recueillir toutes les copies, excepté celui ſeul qui les avait authentiquées.

Dè tous les genres d'écrire l'épiſtolaire eſt le plus important comme le plus naturel; & de tous les récueils de lettres dont les dames françoiſes aient

enrichi leur langue, il n'y a peut-être pas un qui fasse éclater plus constamment que celui-ci une morale pure, un esprit brillant, les sentimens tendres & généreux, le stile aisé & élégant.

Pour rendre ces lettres d'une utilité plus étendue, le propriétaire les a lui-même traduites en anglois, dans la vue non seulement de complaire (s'il étoit possi-

possible) également aux deux nations rivales en esprit comme dans le commerce ; mais d'en augmenter l'amitié & l'estime mutuelle, en facilitant par les moyens les plus agréables & les plus efficaces la connoissance réciproque de leurs langues.

LETTRE I.

Au duc de MIREPOIX. 1753

VOS lettres, monsieur le duc, me font toujours plaisir, comme vous savez : j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies & envoyées, parcequ'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les anglois ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains sincerement d'être obligé de vivre dans le pays du *rosbif* & de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé

que

que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires : il paroît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand, dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les juifs, étonne toute l'Europe : le vieux maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des israélites, les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets ; c'est toujours un peuple à part qui forme un état dans l'état, & à qui il ne faut accorder des privileges qu'avec dis-

diſcrétion. On ſuppoſe que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, eſt le plus fort argument que les juifs aient employé dans cette occaſion. La France ſait depuis longtems, que ce précieux métal eſt tout-puiſſant en Angleterre ; & que tout y eſt à vendre, la paix, la guerre, la juſtice & la vertu. Vous êtes content de la politeſſe des miniſtres du roi George : mais nous ne le ſommes pas de leur politique : ils ont, comme le cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négotiations ; c'eſt qu'ils veulent toujours tromper. Prenez ſoin de ne pas l'être, & penſez toujours à votre patrie & à vos amis.

LETTRE II.

Au même. 1753.

MALGRE' toutes vos eſpérances & vos promeſſes, & les menſonges de la cour de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais ſans nous alarmer : tous les cœurs des Indiens en Amérique ſont pour nous ; nous avons des vaiſſeaux, une bonne armée & de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ſes plaiſirs que de politique, a pourtant préſenté un grand mémoire, où il ſe plaint que c'eſt à l'inſtigation des François, que

les

les ſauvages d'Amérique attaquent ſa nation. Il eſt triſte que ce peuple ſage ne puiſſe ſe faire aimer, & il eſt honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de réponſe ſérieuſe, & il n'en a pas eu. Monſieur l'ambaſſadeur s'eſt encore plaint, que la France conſtruiſoit des vaiſſeaux : cette plainte ne méritoit pas non plus de réponſe ſérieuſe, & elle n'en a pas eu. Le roi compte ſur votre zèle, vos lumieres, & votre vigilance dans ce tems critique : voyez tout, obſervez tout, examinez tout. Les anglais ne ſont pas fins : je ne crois pas qu'ils puiſſent vous ſurprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la ducheſſe * : c'eſt

* — de Queensberry.

une

une femme que j'aime pour ſon eſprit & la bonté de ſon cœur : ces caracteres ſont rares dans ſon pays, mais ils n'en ſont que plus eſtimables. Adieu, monſieur le duc, ayez ſoin de votre ſanté pour le ſervice du roi, & la ſatisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt : j'en ſerois bien-aiſe, & j'en ſerois fachée, car je n'aime pas la guerre : elle ne fait jamais que très-peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

*A madame la maréchale d'*ETRE'ES.

1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des rois & des grands est bien triste, & je m'imagine qu'un palfrenier est un peu plus heureux que son maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, & les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier! Pour moi, je vous avouerai, que je n'ai pas eu six momens agréables depuis que je suis ici : tout le monde tâche de me plaire, & presque tout le monde me déplait : les plus bril-

lantes converſations me donnent la migraine ; je bâille au milieu des fêtes, & j'éprouve ſans ceſſe, qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut avaler le calice, tout dégoutant qu'il ſoit, puiſque je l'ai voulu. Le roi ſe porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres ; & les querelles du clergé avec le parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les miniſtres ſe donnent la torture pour les accorder ; mais les prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne ſaurais pourtant m'imaginer, que leurs billets de confeſſion ſoient bien néceſſaires, ni que Dieu chaſſe de ſa préſence un honnête homme qui

meurt

meurt ſans leurs paſſe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils ſont pour la plupart vains, ambitieux, mauvais ſujets du roi, & mauvais ſerviteurs de Dieu. Mais leur crédit eſt malheureuſement ſi grand par la ſainteté de leur caractère, & le beau prétexte de la religion, qu'on ſe voit obligé de les ménager. Le roi ſent bien que le parlement ſoutient les droits de ſa couronne contre le clergé, qui voudroit être indépendant: cependant il ſe trouve, pour ainſi dire, forcé de punir ſes amis, & de careſſer ſes ennemis: voilà la condition de ces dieux de la terre, qu'on adore, & qu'on mépriſe en même tems. Ces querelles ne vous af-

fectent pas, ma chere amie, parceque vous êtes éloignée de la ſcene: mais moi, elles m'affligent, parcequ'elles affligent le meilleur des rois. Prions Dieu, qu'il inſpire à ſes miniſtres l'eſprit de paix & de charité. Avez-vous vû notre comte *? Je l'ai chargé d'une petite affaire: il eſt excellent pour les petites affaires. Après celle-là j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance: je connois ſes talens, & il en faut faire uſage: parlez-lui; je vous embraſſe tendrement.

---

* Le comte de Valbelle.

LETTRE IV.

A mr. BERRIER *.

NE parlons point de remercîmens, monſieur; ſi j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recommandé. Témoignez votre reconnoiſſance au roi, en feſant mieux que vos prédéceſſeurs: c'eſt le plus beau compliment, & le ſeul que j'attends de vous. Il faut ſurtout à préſent une grande intégrité, & de grands talens pour un emploi de cette im-

* D'abord lieutenant de police à Paris, puis contrôleur général, & enfin ſecrétaire des affaires étrangeres.

importance : c'eſt cette raiſon qui vous a fait choiſir. Il y a des gens, qui prétendent qu'il eſt impoſſible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conſerve longtems. Ils diſent encore, que cela pourroit produire une révolution dans le gouvernement ; que pour le moins l'autorité royale en ſouffriroit ; qu'une grande marine, & le grand commerce, qui en eſt la ſuite, ſuppoſent la liberté des ſujets, comme dans une monarchie mixte telle que l'Angleterre, ou dans une république telle que la Hollande. Si cela étoit, il n'y auroit pas le petit mot à dire : je ne ſerois pas bien aiſe que le roi deſcendit de ſon trône, & que de maître

abſolu, il devint le premier ſerviteur de l'état. Croyez-vous, monſieur, que les françois ſoient faits pour la liberté, ou que ces beaux raiſonnemens ſoient raiſonnables? Il me paroit, que c'eſt une mauvaiſe excuſe pour les miniſtres précédens, & elle n'en ſauroit être une bonne pour leurs ſucceſſeurs. Travaillez donc, monſieur, avec zele, & faites reſpecter le nom françois dans les deux mers. Votre département eſt le plus important, comme le plus difficile : qui commande à la mer, commande à la terre. Vous ſerez étonné qu'une femme vous parle de tout cela; mais ma ſituation eſt ſinguliere en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé

plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raison & donner de bons conseils : votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, monsieur, je vous souhaite autant de bons succès, que vos ennemis & les miens vous en souhaitent de mauvais.

Je suis, &c.

LETTRE V.

A Mr. DIDEROT.

MONSIEUR, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion & à l'autorité du roi. Si cela eſt, il faut brûler le livre : ſi cela n'eſt pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureuſement ce ſont les eccléſiaſtiques qui vous accuſent, & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne ſais que penſer ſur tout cela, mais je ſais quel parti prendre ; c'eſt de ne m'en mêler en aucune maniere :

les prêtres ſont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous; on eſtime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous ſont ſi glorieux, je vous crois preſque innocent; & je me ferai un plaiſir de vous obliger en toute autre choſe. La proſcription de l'*Encyclopédie* eſt un point réſolu ſur la dépoſition des dévots, qui ne ſont pas toujours juſtes & vrais. Si le livre n'eſt pas tel qu'ils le diſent, je ne puis que vous plaindre, & déteſter l'hypocriſie & le faux zele, en attendant que vous m'offriez une autre occaſion de vous être utile. &c.

LETTRE VI.

A la marquise de BRE'TEUIL.

Mars 1754.

JE vous dois une réponse, & je vous le fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amusent à me représenter comme une femme hautaine, intéressée, incapable de sentir & d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est : mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parcequ'ils sont injustes,

& peut-être m'affligeroient-ils davantage, s'ils ne l'étoient pas ; car en pareil cas, la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine, car je vis familierement avec les personnes que j'estime : pour les autres, je ne me soucie pas de les fâcher, ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée, puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis, & plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite, puisque je vous aime tendrement, & que je saisis avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bien heureuse d'en avoir encore trouvé une nouvelle : mais



mais ſavez-vous, madame, que je ſuis dans une grande colere. Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la reine? Eſt-ce que je ne penſe pas toujours à vous? Je devrois vous punir, & vous cacher ce qui eſt arrivé: mais mon cœur, que je conſulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'euſſe reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle eſt la perſonne qui vous a propoſée, & qui a réuſſi; ſachez ſeulement que c'eſt une perſonne qui eſt toute à vous, & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il eſt

 bon

bon, que vous veniez promptement remercier le roi, & m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme sec *, noir comme un démon, haïssant comme Charles XII. les femmes & les plaisirs, mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la derniere guerre, & il est venu offrir ses services pour en faire autant aux anglois à la premiere occasion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre pour aller souper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle marquise : aimez tout le monde, & moi plus que tous les autres.

---

* Mr. Courtin, fameux partisan.

LLTTRE VII.

A la Comtesse de BRANGAS.

VOUS m'avez fait rire avec votre
petit évêque : est-il donc bien
vrai qu'il s'amusoit dans son carrosse
,, à mettre des mouches sur le visage
,, de la belle duchesse? Je ne crois pas
,, que ce soit là une fonction épiscopale ;
,, mais elle est agréable, & il seroit à
,, souhaiter que les prêtres ne fissent
,, jamais plus grand mal. Mais laissons-là *ce révérend pere en Dieu*, &
parlons de nous, ma chere amie ;
m'aimez-vous encore davantage que
la semaine derniere? Pour moi, je

sens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'est nécessaire : je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes, qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous, ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoissances, beaucoup de très-humbles serviteurs & de très-humbles servantes, que je vois sans plaisir, & que je quitte sans regret. Il me faut un bon cœur, un esprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le roi est allé à la chasse par le plus furieux tems du monde ; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ses petits seigneurs qui sont faits de papier

mâché,

nêché; c'est tout autre chose; mais il faut suivre le maître, & paroître content. Pendant ce tems-là, comme il faut faire quelque chose, je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je baille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire; il est étonnant que ce vieillard fasse encore des enfans si beaux & si vigoureux. C'est un homme unique que ce Voltaire; il n'y a personne qui sache mieux faire rire & faire pleurer.

Je vous prie, madame, de m'amener votre petite fille; je veux la baiser & la marier, si vous le voulez bien; je l'aime beaucoup, parceque j'aime

beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous reſſemble. Mais j'entens du bruit : voici les importuns qui viennent me chercher pour un petit ſouper, & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaiſir. Je la reprendrai demain.

En ſortant du lit, je commence par vous ſouhaiter le bon jour. J'avois prévû que je m'ennuierois hier, & j'ai déviné juſte. Ah ! que les bienſéances du monde ſont une choſe bien imaginée ! La compagnie ne me plaiſoit pas : c'étoient des gens fort civils, très-fades, & dont les flatteries feſoient mal au cœur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits, & vouloient me perſuader

ſuader en dépit de moi-même que j'avois envie de briller avec eux. Croyez-moi, ma chere, tous les flatteurs ſont des ſots qui s'imaginent que les autres leur reſſemblent. Il y avoit auſſi de belles femmes, mais ridicules, qui ſembloient dire aux hommes, *voilà mon viſage, admirez-le.* Quel tourment, ma chere comteſſe, que ces petits ſoupers qu'on trouve ſi agréables & ſi délicieux! Je ſuis preſque convaincue qu'il n'y a perſonne qui n'ait envie de bâiller, lorſque tout le monde ſe récrie qu'il a bien du plaiſir. Pour moi, je n'y en ai point: mais en récompenſe, je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà

la vie agréable que je mene, & que je souhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de bassesses particulieres. J'écoute encore ceux qui me les racontent; mais je les méprise, & ils ne me plaisent plus comme autrefois, ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-vous pas de finir? Je m'imagine que ma lettre est assez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais la relire: mon Dieu! quel fatras! Je n'y trouve qu'une chose que vous approuverez: ce sont les marques d'amitié que je vous

donne:

donné: tout cela est bien & vrai. Quant au reste, je vous conseillerois de ne pas le lire, si vous ne l'aviez déjà lû.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Au duc de MIREPOIX. 1755.

VOUS êtes, monſieur l'ambaſſadeur, un charmant correſpondant pour une femme : mais on a peur que vous ne ſoyez pas aſſez vigilant pour obſerver les démarches des anglois. Il paroît évident qu'ils ont quelque grand deſſein en vue : ils font de grands armemens dans tous leurs ports, ils font paſſer en Amérique des troupes & des munitions de toute eſpèce. Cependant on trouve extraordinaire que vous repétiez ſans ceſſe dans toutes vos dépêches que le

roi d'Angleterre eſt toujours notre ami, & qu'il n'a aucune mauvaiſe intention contre nous. Vous ſavez mieux que moi que tout le ſecret de la politique conſiſte à mentir à propos, & que les rois peuvent mentir comme les autres. Il ſeroit honteux que dans ces matieres, un françois fût la dupe des anglois, & j'ai bien peur que vous ne le ſoyez, à moins que vous ne vous teniez bien ſur vos gardes pour votre propre réputation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain général Braddock qui a commencé les hoſtilités en Amérique: il eſt impoſſible qu'il ait oſé agir ſans ordre; & s'il en a reçu, vous voyez que vos

vos bons amis d'Angleterre ſont des fourbes & ſe moquent de vous. Les affaires ne peuvent reſter où elles en ſont : nous ſaurons bientôt à quoi nous en tenir : mais en attendant, je crains que vous ne reveniez bruſquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui ſoient ſur la terre. Si cela arrivoit, j'en ſerois très-affligée & pour vous & pour moi; car vous ſavez avec quel zèle j'ai toujours été & ſerai toujours diſpoſée à vous ſervir. Je vous ſalue de tout mon cœur; ayez ſoin de votre gloire & de nos intérêts.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

Au même. 1755.

VOUS nous avez enfin trompés, monsieur le duc, parceque vous avez été trompé le premier ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste & digne du siécle d'Attila, sans que vous en ayez eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de trois-cens vaisseaux marchands saisis au milieu de la paix ; & sans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la

la justice & l'humanité des anglois. Le roi a été surpris, & toute la nation est indignée : jamais personne ne les auroit crû capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la cour de Londres seront inutiles : les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du roi, & pour suivre les formes de la justice même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération & le crime de ses ennemis.

. . . .

. . . . . . [...]

LETTRE X.

Au même. *Juin*, 1755.

JE penſe, comme vous, monſieur l'ambaſſadeur, que vous ne pouvez plus reſter décemment à Londres; & on eſpere vous voir bientôt ici. Je ne ſais pas quel ſera l'évenement de cette guerre; mais ſi la fortune ſe met du parti de la juſtice, nous n'avons rien à craindre. Notre marine eſt, dit-on, ſur un aſſez bon pied, & capable de faire tête aux anglois: Dieu le veuille! Cependant, malgré les promeſſes & la confiance de nos miniſtres, le roi n'eſt pas ſans

inquié-

inquiétude, ni la nation non plus. C'eſt une guerre de mer que nous allons avoir; & la mer ne ſemble pas l'élément des françois: on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas; quoi qu'il en ſoit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liſte exacte de la marine angloiſe, du nombre de leurs vaiſſeaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer; informez-vous avec adreſſe de leurs deſſeins, de leurs négociations avec les princes du continent, de leurs reſſources & de leurs projets, &c. Tout le monde ſe flatte que nous aurons la ſupériorité ſur terre, & il y à beaucoup d'apparence, de ſorte

que

que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera; & le pis-aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les puissances, après s'être épuisées d'hommes & d'argent, se sont à peu près trouvées au même point d'où elles étoient parties; car le tems de faire des conquêtes est passé. On croit que le roi George s'est trouvé forcé de faire cette démarche violente si contraire à sa gloire: les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clameurs, menent leur roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, monsieur le

le duc, qu'il y a des inconvénieus partout : dans les monarchies abſolues, les rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant & en ſervant notre roi & nos amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XI.

*A la ducheſſe d'*AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de mr. de Monteſquieu : c'étoit un grand homme & un bon citoyen ; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laiſſera ſes cendres en paix ; c'eſt une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Caſtel ſe vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je penſe que les honnêtes gens & les gens de mérite le ſont, quoiqu'ils ne faſſent pas tant de

bruit que les autres, & qu'ils ſoient plus modeſtes, ſans préjugés & ſans fanatiſme. Le roi eſtimoit cet illuſtre mort, & il a été touché de ſa perte. Ses petits ouvrages, comme le *temple de Gnide* & autres, feſoient mes délices. Quant à ſon *eſprit des loix*, je n'avois ni le tems, ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laiſſé quelques papiers intéreſſans : je ne doute pas que vous n'en faſſiez part au public, lorſque le tems aura apporté quelque ſoulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avan-

tage

tage d'être de ce nombre, & c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion, ne me refusez pas, madame, le plaisir de vous obliger. &c.

LETTRE XII.

A la duchesse de CHAROST*. 1755.

VOUS me demandez, madame, ce que nous fesons à Versailles : nous parlons politique, nous battons les anglois ; nous pensons aussi à la paix. Comme vous aimez ces matieres, & que j'en ai malheureusement la tête pleine, je m'en vais causer amicalement avec vous un quart d'heure, après quoi, ma belle duchesse, vous irez à la comédie, si vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai

* Dame d'honneur de la reine.

dirai donc que le roi eſt pacifique ; il n'a jamais oublié les leçons que ſon biſaïeul lui donna à ce ſujet, lorſqu'il étoit encore enfant. Cependant il ſe voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger ſon honneur & celui de ſa couronne. Si on liſoit dans quelque hiſtoire ces paroles : „ Le roi de ce peuple ſaiſit & con„ fiſqua à ſon profit trois-cens vaiſ„ ſeaux d'une nation voiſine qui „ trafiquoit en mer ſous la protection „ des traités, & tous les hommes „ qui s'y trouvoient furent chargés „ de fers, & jettés dans des culs de „ baſſe-foſſe :" on demanderoit auſſitôt ſi cela ne s'eſt pas paſſé parmi les cannibales. C'eſt pourtant le roi

humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paroît que les sauvages d'Angleterre ont une justice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la justice générale. On diroit néanmoins que ces hommes si hardis sont embarrassés dès le premier pas : ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, & défendre le pays d'Hanovre. Mais à propos de ce beau pays d'Hanovre, mr. de Maurepas disoit une fois pour plaisanter, que c'étoit sans doute par amitié pour les françois que les anglois avoient mis l'illustre maison d'Hanovre sur le trône, & pris pour leur roi le dernier des neuf grands

vassaux

vaſſaux du ſaint empire romain. Auparavant, ils pouvoient preſque dire qu'ils n'avoient que la chute du ciel à craindre. Mais à préſent, il faut qu'ils viennent ſe battre ſur terre pour défendre les déſerts de ce miſérable électorat : il faut qu'ils s'épuiſent par les guerres & les alliances du continent, juſqu'à ce qu'à la fin ils ſuccomberont ſous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le roi eſt réſolu de donner aux anglois l'exemple de la juſtice & de la modération. On leur demandera la reſtitution de nos vaiſſeaux, & ſur leur refus on fera uſage de la *derniere raiſon des rois*. On croit que les hollandois accepteront la neutralité qu'on

leur offrira : leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion, & nous ne pensons pas du tout à envahir leur île : il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu, ma chere duchesse, je suis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme : mais pour moi, qui ai presque passé le tems de plaire, toute occupation m'est bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

*Au marquis d'*ALBRET*. 1755.

VOUS nous avez appris une bonne nouvelle ; cette conversion du prince de Hesse est un miracle de la grace & de la politique : ainsi Dieu, dans sa sagesse profonde, se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon prince ne pouvoit pas se faire catholique plus à propos pour nous & pour lui. Les anglois en murmureront, & nous benirons le ciel. Mais on

* Ambassadeur à Vienne.

on dit que le vieux duc, qui eſt fort dévot dans ſa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de ſon fils avec plaiſir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune prince ne ſera-t-il pas maître après la mort de ſon pere, & pourra-t-on le forcer de vendre ſes ſoldats & ſa conſcience aux ennemis de ſa nouvelle religion ? Les anglois & le *renard du nord* feront ſans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la religion proteſtante, quoique, pour le dire en paſſant, la religion ne les touche gueres : mais il faudra les laiſſer crier, & profiter de toutes les graces de la providence.

Je penſe toujours à vous, mr. le marquis : je vous prie d'être perſuadé que je ne laiſſerai échapper aucune occaſion de vous obliger, parceque vous ſervez bien le roi & vos amis. &c.

LETTRE XIV.

*Au comte d'*AFRI. 1755.

ON ſe doutoit déja ici de cette négociation des anglois en Ruſſie, & nos miniſtres n'en paroiſſent pas fort alarmés. Qu'eſt-ce que le roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la czarine rompra, avant qu'il ſoit ſix mois, ſon traîté avec le roi George. Nous ne ſommes plus dans le tems des alliances durables, & les intérêts des princes de l'Europe changent à préſent preſque

toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les vendra aux honnêtes gens : qui pourroit l'en empêcher ? On est toujours fort content de vous, & des dispositions des hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le roi est disposé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix pour caution de sa parole. S'ils le refusent, & se contentent de sa parole, ils lui rendront justice, & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déjà ouï parler de cette belle *histoire de madame la marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande :

je ſoupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre, parcequ'elle eſt pleine de menſonges palpables, de bêtiſes & d'injures groſſieres. Les anglois ſont incapables d'écrire; ils ont plus de paſſion que de raiſon. Quoi qu'il en ſoit, s'il étoit poſſible de ſupprimer ce beau livre, je n'en ferois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut conſidérer en toutes choſes. Il eſt vrai qu'il n'y a que des anglois & des laquais qui puiſſent la lire ou la croire : mais il eſt bien déſagréable de ſervir de paſſe-tems à des anglois & à des laquais. Voyez, mr. l'ambaſſadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut

toujours

toujours vous remercier de vos lettres & de votre correſpondance : rien ne peut m'être plus agréable, & plus utile dans la poſition où je me trouve. Le roi a toujours beaucoup d'eſtime pour vous : vous l'avez ſervi avec zele & avec ſuccès dans une conjoncture fort critique ; ſoyez ſûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'ambaſſadeur d'Hollande parle très-bien de vous, & dit que vous avez dans ſon pays la réputation d'un très-honnête homme, & d'un grand miniſtre : cela eſt fort heureux pour les affaires du roi, & donne beaucoup de ſatisfaction à tous ceux, qui comme moi vous veulent du

bien,

bien, & ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

A Madame DU BOCAGE.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avoit déjà éternisé sa mémoire, vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de sa Didon : cela est galant & naturel : l'amour est la passion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvû qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté, ni par une

une plus belle bouche : vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien : ainsi il ne lui manque aucun mérite. Je ne sais ce que dira notre bon ami Voltaire : il a écrit quelque part que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la seule différence qui soit entre les deux sexes est que le nôtre est plus aimable. Je suis tenté de croire qu'il a raison, surtout après avoir lû votre *Colombiade*; & je m'imagine qu'il en est un peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit sans doute avoir faits. Je vous prie, madame, de me fournir une occasion de vous obliger.

Je suis, &c.

LETTRE XVI.

A Mr. ROUILLE'. * 1756.

VOUS savez, monsieur, quelle est la résolution du roi; il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche est un peu humiliante & inutile; les anglois n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conscience; mais les rois n'en ont point. Ecrivez cependant au ministre Fox: on dit que ce mot signifie *renard* en françois:

* Ministre de la marine.

çois : je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des princes qui connoissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre lettre soit modérée, mais forte, & digne du roi que vous servez. Mr. d'Afri me mande que l'ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous, & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire ; & il y a apparence qu'on l'écoute plus volon-

tiers, parcequ'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons comperes* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la derniere leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager : assurez-les dans toutes vos dépêches & vos instructions de l'estime & de l'amitié du roi. Ces petites politesses ne sont rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours

jours de bons effets. Le marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV. par sa hauteur & son insolence avec les princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, monsieur, je pense & je dis toujours du bien de vous.

LETTRE XVII.

Au maréchal duc de BELLISLE.

Mars, 1756.

VOUS voyez, mr. le maréchal, que les badauds de Paris dans leur babil oisif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conseils. Vous approuvez l'expédition de Minorque; & en effet il sera fort plaisant d'aller dans un endroit, où les anglois ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres où ils ont si peur de nous voir. Je ne connois pas les ministres du roi George; mais il paroît que ces gens-là ont perdu la

tête,

tête, & sont supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire ; & au lieu de se préparer à attaquer, puisqu'ils sont les premiers agresseurs, ils ne songent qu'à défendre leur pays contre une invasion qu'ils craignent, & qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. Tout le monde convient que mr. de la Galissoniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril ; grace à la profonde sagesse du ministere anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé mr. de Richelieu pour le siege de

de Port-Mahon : cet homme se croit propre à tout, se présente à tout, & obtient tout : il est intrigant, hardi, & parle bien ; on l'aime, & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse, quoiqu'il y ait bien des gens qui en seroient surpris & fâchés ! Vous avez bien raison de dire que la situation de ce pauvre prince de Hesse est fâcheuse. Les anglois, par leurs intrigues & le fanatisme de ses propres sujets, l'ont donc forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours & leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui sera, dit-on, commandée par le duc de Cumberland. C'est un mauvais général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'écossois :

j'espere qu'il ne sera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandre pendant la derniere guerre. On assure que notre bon ami le roi de P....* est sur le point d'accepter l'argent que les anglois lui offrent pour se battre à son profit : il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, mr. le maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particuliere entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple : les princes se mettent au dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique

* Prusse.

politique, puisque par la bizarrerie de mon sort je suis obligée d'y prendre part, & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumieres, & la nation vous révere : dirigez-nous dans ces tems critiques, & remplissez nos espérances. &c.

TRE XVIII.

aréchale d'ETRE'ES.

Mars, 1756.

OYEZ-MOI, ma respectable amie, que ce n'est pas ma faute si maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque, ceux qui ont beaucoup d'intrigue, l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le duc de Richelieu a tout promis, & on a tout crû. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On employera mr. le maréchal dans une autre occasion

encore

encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoissance le duc de Cumberland : je m'imagine qu'il ne le craint gueres. Le comte de Saxe disoit que ce duc étoit un gascon qui n'avoit jamais tenu parole : en effet, il avoit promis *de venir à Paris en 1745, ou de manger ses bottes ;* il n'est pas venu à Paris, il n'a pas mangé ses bottes, & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece : une jeune personne si belle & si vertueuse méritoit de vivre plus longtems, si toutefois la vie est un bien, ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la

douleur que sa perte a dû vous causer: que ne puis-je vous consoler! On espere vous voir bientôt à Versailles: & pour moi je le desire plus que personne, pour vos propres intérêts & ma satisfaction particuliere. Je vous salue, madame, avec tendresse; croyez que je ne pense qu'à vous servir & à vous aimer. &c.

LETTRE XIX.

Au duc de Boufleurs. 1756.

J'AI reçu ce matin une belle & importante lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les anglais viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne fais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles: mais je fais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injustices, ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France; mais je la recomman-

derai à la justice du ciel & aux bras de nos soldats. Mr. de Turenne disoit que Dieu *étoit toujours pour les plus gros escadrons* : c'est pourquoi, comme le ciel est sourd aux prieres des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & de mettre à la tête un meilleur général que le duc de Cumberland, qui doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assûre. Je plains sincerement le pauvre prince de Hesse : sa conversion ne sera utile qu'à lui : c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négotiation : elle paroîtra étrange à toute l'Europe ; mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il

ſemble que vos Allemands ſavent entendre raiſon: que Dieu les conſerve dans leurs bons ſentimens, & vous donne toute la ſanté néceſſaire pour ſervir votre patrie, & nous procurer des amis. &c.

LETTRE XX.

Au comte de TRESSAN *.

6 Mai, 1756.

J'Ai lû avec bien du plaisir votre lettre & vos beaux vers : je vous en remercierois, si je les méritois. Je savois bien que vous excelliez à écrire en prose ; mais j'ignorois jusqu'ici vos talens pour le langage des dieux & de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur ; on ne sauroit ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du roi

Stanislas

---

* Commandant en Lorraine.

Staniſlas eſt vrai & touchant : c'eſt un grand homme, parce qu'il eſt bienfeſant & humain. Il porte ſur ſon viſage, comme ſa digne fille, le caractere de la vertu : les lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & ſouhaitent inutilement que leurs maîtres lui reſſemblent. Toutes les fois que j'ai vû ce bon prince, j'ai été ſaiſie d'un ſentiment de vénération, qui eſt ſans doute le tribut naturel que les méchans mêmes paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'eſtime pour madame la marquiſe de Bouflers, & je ſuis bien ſenſible à ſon ſouvenir : je vous prie, mr. le comte, de lui faire mes civilités & mes offres de ſervice.

On dit que le roi de Pologne a un nain qui est un prodige, & qui fait mille espiegleries, pleines d'esprit, quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir ; mais comme cela est impossible, il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en dire quelque chose la premiere fois. J'embrasse de tout mon cœur madame la comtesse & vos jolis enfans ; comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile, &c.

LETTRE XXI.

Au marquis de la GALISSONIERE.

Mai, 1756.

JE vous suis bien obligée, monsieur le marquis, de vos attentions pour moi, & charmée de votre victoire sur les anglois, pour vous & pour nous. Les dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez, monsieur, jouir de la gloire & des récompenses que vous méritez : personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi.

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

Au comte de STAREMBERG.

Juin, 1756.

MR. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au ministre d'une grande reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumières. Le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négotiation qui se traite à présent, vous méritera la reconnoissance de votre patrie & celle de la

France.

France. Il y a plus de trois-cens ans que les augustes maisons d'Autriche & de France sont ennemies: le cardinal de Richelieu avoit augmenté la brèche; leurs intérêts les ont divisées, & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI. qui haïssoit tant la France, n'auroit imaginé que sa fille s'allieroit avec elle. Mais ce nouveau systeme, quoiqu'extraordinaire, est juste & naturel, parcequ'il est nécessaire, & ce prince l'auroit approuvé. Quant au succès de nos armes, il est entre les mains de la providence: mais si le ciel protege la justice & la bonne foi, il se déclarera pour nous; & comme il

faut

faut s'aider foi-même, nous ferons tous nos efforts pour servir nos amis & confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIII.

A la comtesse de BRIENNE*.

Juillet, 1756.

MA chere amie, nous sommes tous dans la joie ; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire : à présent qu'elle a réussi, on la regarde comme un présage de nouveaux succès, & comme une chose tout-à-fait naturelle. Le marquis de la Galissonniere a dissipé la flotte

* E'pouse du comte de ce nom, de la maison de Lorraine, & grand écuyer de France.

flotte angloise, & le Duc de Richelieu a pris le fort S. Philippe d'assaut : ce sont-là des évenemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les anglois, & qui n'en sont que plus agréables & plus importans. Nos soldats ont montré une intrépidité & une passion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuoient beaucoup de monde, & fésoient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre que quiconque s'énivreroit à l'avenir seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est à dire, de l'honneur

de

de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce tems-là on n'a pas vû un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il se nicher?* auroit dit Moliere. La ville de Paris va faire de grandes réjouissances ; & pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanson de Collet sur cette conquête ; je lui ai donné cinquante louis ; & le roi une pension de 400 francs: il faut que tout le monde soit heureux, & même les poëtes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette semaine, pourvu qu'il soit

 agréable,

agréable, & qu'il me faſſe rire. Adieu, ma chere amie, je baiſe vos belles mains, & votre petite fille.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

LES nouvelles qui nous sont venues de Saxe ont affligé le roi, & je n'ai pû les entendre sans verser des larmes : vous me mandez que la cour de Vienne est indignée : je le crois bien. Madame la dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des princes chrétiens & civilisés se font la guerre? Ce roi de Prusse, que notre Voltaire a appellé, je ne sais pourquoi, le *Salomon du nord*, qui écrit d'une maniere si humaine, & fait des actions si cruelles, a donc forcé les archives de

de Dresde malgré la reine qui en défendoit l'entrée elle-même, & a entraîné cette princesse à la chapelle, où il fésoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit! Est-ce dans ce siecle de politesse & de philosophie qu'un roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pû faire un affront si insultant & si inutile à une femme, à une reine, qui n'avoit que ses larmes & sa douleur pour toute défense? Nous craignons tous ici pour sa santé : le grand cœur d'une princesse de la maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités & de ces humiliations : nous déplorons sincerement le sort de cette illustre maison : mais

mais j'espére que nos larmes ne seront pas stériles, & qu'elles produiront une illustre vengeance; vous pouvez en assurer tous nos amis.

Je suis, &c.

LETTRE XXV.

*Au Comte d'*AFRI. 1756.

VOUS êtes un ambaſſadeur bien heureux, puiſque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je ſuis charmée de vos hollandois ; ils ont donc refuſé nettement les ſix mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti eſt fort ſage, & nous met à notre aiſe. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réuſſi avec autant de facilité, ſi le vieux Stathouder avoit encore vécu. Il étoit anglois par le cœur ; il avoit une femme angloiſe ; & le grand pouvoir

pouvoir que la derniere révolution lui avoit donné, auroit été à craindre. Mais il est mort, son fils est enfant, & les hollandois entendent leurs intérêts : j'en suis bien aise pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros prince* allemand, qui parle si familierement de moi, & me connoît si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec la nation germanique, & encore moins avec des petits-maîtres allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, & se vanter de ma connoissance, il faut le laisser faire :

* Mr. de Reischach, ministre de l'empereur en Hollande.

faire : vous voyez que tous les étourdis ne font pas en France.

Les fuiffes ont reçu ordre de fe tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il eft étonnant qu'ils faffent toujours les mêmes chicanes, lorfqu'il s'agit de paffer le Rhin. Le dernier roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en fouviennent plus : d'ailleurs s'ils fervent bien, on les paye bien : le dernier maréchal de Noailles difoit qu'ils avoient plus gagné de louis-d'or au fervice de France qu'ils n'avoient perdu de goutes de fang. Vous, qui êtes fuiffe, mr. le comte, vous n'en croirez rien : mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raifonnables ;

vous

vous aurez ſans doute autant de pouvoir ſur leur eſprit, que vous en avez ſur ceux des hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés ſont excellens, ſurtout le Paul Veroneſe : le roi les a admirés le premier, comme de juſte ; & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hazard ces chefs-d'œuvres ſe trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de ſoie par des marchands ſans goût? Je vous remercie de vos ſoins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le roi vous le permettroit volontiers : mais il ne croit pas que ce petit voya-

ge ſoit convenable dans la circonſtance pour le bien de ſes affaires : attendez encore un peu, & ſoyez ſûr que je ne laiſſerai pas échapper la premiere occaſion qui ſe préſentera de vous faire plaiſir.

On ſe propoſe de contracter avec les hollandois pour quelques munitions de guerre : l'embarras ne ſera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de ſecret. Je crois ſans peine que la nation hollandoiſe eſt charmée de la neutralité qu'on lui a offerté, & qui a été acceptée. Un état qui a plus d'eſtime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi ſe ſatisfaire tandis que ſes voiſins s'égorgent &

ſe

ſe ruinent. Les hollandois partagent les ſuccès des vainqueurs ſans partager les riſques & les pertes des vaincus. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Mr. de Reiſchach, qui m'écrit ? Je ne ſais pas pourquoi ce mr. de Reiſchach penſe à moi : cependant je lui répondrai avec politeſſe, parceque ſon prince eſt de nos amis.

Comment paſſez-vous votre tems parmi ces bons hollandois ? Savent-ils vivre agréablement ? Peuvent-ils rire, ſe réjouir, oublier leur argent pour quelques momens ? Je crois que la vie eſt fort ennuyeuſe dans ce pays-là; & j'en ſuis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaiſir, ce qui eſt très-

rare & très-louable. Je vous ſalue cordialement, mr. l'ambaſſadeur, & je vous recommande toujours les affaires du roi.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

A la comtesse de BASCHI.

Janvier, 1757.

MA chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation ; je suis surprise, confuse, désespérée : donnez-moi, s'il se peut, des consolations & des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des rois. Ce bon prince, qui devroit être adoré de tout le

monde, a été frappé par un scélérat, comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'apartement du roi qu'on avoit transporté dans son lit; j'arrive toute essouflée, éperdue, & je me dispose à entrer : mais on me repousse malgré mes cris & mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le cœur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je suis toute seule ici à pleurer. Hélas! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher prince : je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Au nom de

Dieu

Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de son état : prenez pitié de votre amie.

Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

A la maréchale d'ETRE'ES.

Août, 1757.

JE vous félicite ſincerement, madame la maréchale, ſur la gloire que vient d'acquérir notre ami : mon amitié pour vous & mon eſtime pour lui redoublent la joie que je reſſens de ſa victoire. Le duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réuſſi contre ſon meilleur éleve. Mais au milieu de ma joie, je ſens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de ſon armée

au

au moment même de son triomphe. Un homme, que je n'aime pas, plein d'ambition & de vanité, a persuadé que la guerre alloit trop lentement, qu'on auroit pû la terminer dans une campagne, & qu'il étoit le héros à qui le ciel avoit réservé cet exploit. C'est cet homme qui va succéder au brave d'Etrées, au grand étonnement de toute la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher maréchal revienne, mais couvert de lauriers, & honoré de l'estime publique, ce qui est plus que suffisant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France, qui, à ce que je crains,

perdra beaucoup par sa retraite. Outre ce motif, qui me rend si sensible à sa disgrace, ma tendresse pour vous est un nouveau sujet de douleur, quand je pense à celle que vous éprouvez. Consolez-vous, ma chere amie; vous voyez que je ne suis pas toute-puissante : je n'ai pas été consultée dans cette affaire, sans quoi vous concevez bien que les choses auroient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au dessus des injustices de la fortune : quant à moi, je ferai tout mon possible pour la changer, & serai toujours votre sincere amie. &c.

LETTRE XXVIII.

Au maréchal de SOUBISE.

Novembre, 1757.

VOUS n'avez pas besoin de vous justifier avec moi, mais auprès du roi & de la France, qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un général battu est toujours un mauvais général dans l'esprit du public : les parisiens surtout sont furieux ; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation, & ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le

le roi vous estime toujours, & je crois que vous conserverez votre faveur; mais vous perdrez votre commandement. On vous impute beaucoup de fautes. On dit que le roi de Prusse vous a tendu un piege, & que vous y avez donné mal-adroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur ces matieres; mais il me semble que je puis dire sans erreur, qu'une bataille est un jeu où les perdans passent presque toujours pour des sots, & souvent peut-être injustement. J'espere, mr. le maréchal, que dans une autre occasion vous montrerez ce que vous savez faire, & forcerez vos ennemis à vous admirer, & ceux de votre roi à vous craindre. En attendant,

dant,

dant, je ne puis m'empêcher de vous dire que la guerre ayant été heureuſe jusqu'ici, il eſt bien triſte pour vous & pour la nation, que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos, & que vous ſoyez le premier qui nous faſſe verſer des larmes. Ne perdez cependant pas courage: vos amis vous ſeront fideles & utiles; comptez là-deſſus. J'ai voulu vous gronder un peu pour ſoulager ma douleur: j'ai peut-être tort, & ceux qui vous blâment encore plus. Venez, & prouvez devant toute la France, que vous avez fait le devoir d'un bon général à Rosbach, & que votre défaite eſt la faute de la fortune, & non pas la vôtre: ce ſera le premier

mier plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuse bataille. Je vous salue de tout mon cœur : consolez-vous, espérez & portez-vous bien. Je suis bien fachée contre votre prince Hilbourghausen : il paroit que cet homme a beaucoup de présomption & très-peu de capacité; il a demandé le premier la bataille, & il s'est sauvé le premier; le renard qu'il croyoit prendre, a été plus fin que lui. Je le hais, je crois, encore plus que le renard, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comtesse de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présent ; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles soient bonnes ! Je vous dirai seulement, que je vous aime toujours ; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros, & qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire : où le courage se trouve-t-il ? Ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Gréve, il

a man-

a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin, considérant tous les apprêts de son supplice, comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme, & qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés, qui pourroient entreprendre de le sauver. Les gardes & la maison du Roi étoient sous les armes : je ne sais pas si tout cet appareil étoit bien nécessaire, à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant, & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baville est mort? Tout le monde le regrette, excepté

excepté ſa femme, qui en pareil cas ne ſera certainement regrettée de perſonne : mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même ſemblant de pleurer ; elle eſt fort gaie, & paroît auſſi indifférente à la mort de cet honnête homme, que ſi elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, & qui me font rougir de mon ſexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de mr. de Renecé? Car je n'ai pas le tems pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres : je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous ſommes

actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; & en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souffrir : j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes, & qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chere ; venez voir votre amie, & l'embrasser sur les deux joues. &c.

LETTRE XXX.

Au maréchal de NOAILLES. 1758.

HElas ! vous aviez raiſon, mr. le maréchal ; il eſt malheureuſe- ment arrivé au comte de Clermont, ce que tout le monde avoit prévu : on diſoit qu'il étoit brave & aimoit la gloire, comme tous les Bourbons ; mais qu'il n'étoit pas bon général. On diſoit vrai, & l'évenement a juſtifié l'opinion publique. On rapporte que le roi de Pruſſe ſachant qu'il avoit été nommé pour commander notre armée, dit qu'il faloit que la France fût dans une grande diſette de géné-

raux,

raux, puiſqu'on avoit choiſi un eccléſiaſtique. Le comte de Charolois, qui ſe connoît en hommes, & qui connoiſſoit ſon frere, lui dit à ſon départ pour l'Allemagne : *Ah ! mon frere, vous feriez mieux de dire votre bréviaire !* Le conſeil étoit fort bon : mais malheureuſement pour lui & pour nous, il n'a pas voulu le ſuivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ſes amis dans ſa tente, lorſqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit, qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendît le canon ronfler à ſes oreilles ; & qu'il ne ſe leva de table avec ſes braves amis que pour prendre la fuite. C'eſt ſans doute une plaiſanterie contre

ce

ce pauvre prince ; & cela ne peut être vrai, parceque cela n'eſt pas vraiſemblable. Il eſt impoſſible qu'un prince du ſang ſoit aſſez lâche & aſſez bas pour ſe déshonorer ainſi lui-même & ſon pays de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer, mr. le maréchal, nous commençons à appréhender le ſuccès de la guerre : nous ſommes battus partout, & nos premieres victoires ne ſervent qu'à augmenter le ſentiment de nos diſgraces préſentes, de même qu'un homme riche qui tombe dans la miſere ſouffre doublement quand il ſe rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre eſt ſurtout horrible pour les vaincus ; les fonds nous manquent, les peuples

ſe découragent, & ſont miſérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans, que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, & quoique nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la partie. Le miſérable point d'honneur, qui gouverne le monde, eſt auſſi puiſſant ſur l'eſprit des princes que ſur celui des particuliers; mais il eſt infiniment plus funeſte dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il eſt bien triſte pour nous que votre âge vous empêche d'agir, mr. le maréchal: donnez-nous au moins des conſeils, & ſauvez-nous, &c.

LETTRE

LETTRE XXXI.

Au duc de BOUILLON. 1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaisir de vous obliger ; mais je ne veux point de remercîmens : les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur ; je les dois au mérite, & quand je paye mes dettes, personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités, nos ministres veulent frapper un coup hardi : c'est un projet du vieux maréchal, qui, comme vous savez, est très-fertile en projets : je souhaite que

cette fois-ci il soit plus heureux. L'entreprise sera noble, mais peut-être téméraire : Louis XIV. en a donné l'exemple, & s'en est repenti ; Dieu veuille que Louis XV. ne se repente pas. Quoi qu'il en soit, la chose est résolue, & la flotte se prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné prince Charles Edouard nous aime encor assez pour s'exposer à faire une seconde visite aux anglois. L'expédition est dangereuse, mais grande, & digne de lui. Son nom, sa réputation, son mérite & sa valeur, nous donneroient beaucoup à espérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuse actuellement qu'à boire

&

& à faire des folies à Bouillon : mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus ; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce prince s'ennuie de sa retraite & de son obscurité, voici peut-être la derniere occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit, voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, & s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disoit, *l'épouvantail des anglois*. Comme il a pris un ministre de l'église anglicane, & qu'il semble avoir entiérement abjuré le Pape, son nom n'effaroucheroit plus tant les esprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant : du moins il leur a ôté un grand pré-

texte. La premiere fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, mr. le duc, avec le plus sincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à madame la duchesse : l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser?

LETTRE XXXII.

A mr. Duclos, secrétaire de l'académie françoise.

VOUS m'avez fait un beau présent, monsieur, & je vous en suis bien obligée. Votre petit livre est un livre d'or ; c'est un portrait excellent d'un original que je hais & que je méprise : vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en philosophe, & de n'être que spectateur. Si l'académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup, qui a

bien ſervi le roi, & qui s'eſt fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, meſſieurs, eſt le *cordon bleu* des gens de lettres : ils y aſpirent tous, quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande le mérite ſans contredit, & j'attends de votre juſtice qu'il l'obtiendra.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

Au duc de BROGLIE.

Mars, 1759.

MONSIEUR le duc, le roi & la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait respirer, & nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vû à Berghen que nous avions encore des hommes qui savoient se battre & vaincre. Le service important que vous venez de rendre au roi, ne restera pas sans récompense.

Il est fort satisfait de votre conduite ; les peuples sont dans la joie, & pour moi je vous servirai de tout mon pouvoir par justice & par inclination. Vous êtes d'une famille, qui a produit plus d'un grand homme ; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la relation que vous m'avez envoyée ; elle est charmante pour le fond & pour la forme : le vieux maréchal dit que vous vous battez, & que vous écrivez comme César. Tous nos maréchaux sont jaloux ; c'est-là votre plus grand éloge : en effet ils doivent l'être ; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi, & surtout un homme comme le prince Ferdinand,

Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire surtout la sagesse de votre conduite après la victoire, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux françois l'exemple de la valeur & de la conduite. Et nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, monsieur le duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

A la maréchale de CONTADES.

Août 1759.

LES malheurs qui ſondent coup ſur coup ſur notre pauvre patrie, conſternent toute la nation; mais pour moi, par ma ſituation ils m'affligent doublement. Il ſemble que je les reſſente deux fois, parceque j'ai ſouvent part au choix des hommes & que je ſuis preſque toujours trompée. Le peuple dans ſon injuſte & extravagant dépit, va juſqu'à m'accuſer de vendre à l'ennemi le ſang & la gloire de la nation : je lui

lui pardonne, mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre; je suis bien fâché, & pour vous & pour moi, que ce soit un de nos Camarades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui; on vantoit partout sa valeur & ses talens; j'ai dit un petit mot en sa faveur, & il est parti avec une confiance que je partageois, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, par-

tisan de son armée, le voici tel qu'on me l'a montré : „ Je livre „ demain bataille aux françois ; s'il „ échappe un seul équipage, vous „ en répondrez fur votre tête. " Ce billet fait connoître que le prince étoit fûr de fa victoire, & qu'il ne fefoit pas grand cas de fon ennemi. Il a en effet gagné une bataille complete ; tous les équipages & les munitions ont été pris, & nous voilà presque fans armée : tout est perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve perfonne ; les affaires de la guerre ne font pas de mon ressort : mais je me plains feulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur,

cœur, que notre maréchal pût justifier clairement sa conduite, ce qui est bien difficile.

Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

Au maréchal de BELLISLE. 1759.

JE suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot ; on m'a recommandé sa famille, & malgré le malheur des tems, je ferai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & a tenu en échec la flotte angloise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'escadre de Brest, les choses auroient pris un autre tour. Il a vécu & il

est

est mort en héros ; les anglois mémes le craignoient & l'admiroient : c'en est assez pour sa gloire ; mais ce n'en est pas assez pour celle de la France : il étoit la derniere espérance de notre marine ; & malheureusement il n'est plus. Je le répete, je veux prendre soin de sa famille ; les grands hommes sont rares ; il faut honorer leur mémoire , & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien ; c'est le seul qui me convienne , & qui me soit agréable. Votre département, M. le maréchal , est de diriger le gouvernail de l'état au milieu de la tempête ; la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous

du naufrage ; c'eſt tout ce que nous oſons eſpérer & demander.

J'ai achevé de lire le mémoire ſur le nouvel impôt : je crois qu'il y a de bonnes choſes ; mais il y a trop d'obſcurité & trop peu de détails. Je vous en parlerai encore...

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVI.

Au Duc de RICHELIEU.

VOUS m'avez écrit une lettre singuliere, & votre conduite l'est encore plus depuis quelque tems. Vous avez la foiblesse d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de regner sous le nom du roi, & personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur, mettez la main sur

la

la conſcience, & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit ; je l'ai toujours employé pour ſervir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le ſeul qui ſoyez de ce nombre ; mais vous êtes le ſeul qui ayez été baſſement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite perſonnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foibleſſe des autres. Si j'étois auſſi puiſſante que vous le prétendez, j'aurois donc pû punir les inſultes que j'ai reçues de vous, & je le pourrois encore.

Cependant

Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en avez obtenu de nouvelles ; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je suis si puissante, je ne suis donc pas vindicative, comme vous le dites ; & si je suis vindicative, je ne suis donc pas puissante ; puisque vous avez conservé votre faveur & vos emplois, & que vous osez impunément cabaler contre moi : tirez-vous de-là. Vous m'accusez hautement d'ingratitude ! mais, mr. le duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, si je vous avois d'aussi grandes obligations que vous prétendez, la conservation de votre faveur à la cour prouveroit que je suis reconnoissante.

noiſſante. Je ſais de quelles obli-gations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de reſpect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devroit en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis longtems pour vous, & je deſire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels ſont mes ſentimens, ſur leſquels je vous prie de vous régler en vous recommandant de devenir, s'il eſt poſſible, raiſonnable, juſte & modeſte. &c.

LETTRE XXXVIII.

A la comtesse de BASCHI.

J'AI vû madame de Lussac, qui m'a donné un baiser pour elle & un pour vous : je lui ai fait beaucoup de caresses, parcequ'elle est votre amie, & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle comtesse, vous avez de jolies amies : la beauté cherche la beauté : cela n'arrive gueres parmi les femmes, mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre sexe, tout le mérite d'un galant homme, & c'est

surtout

furtout pour cela que je vous aime. La mort de madame de Cruffol eft étrange. Comment! enlevée en deux jours par une petite fievre. Les amours ont fans doute bien répandu des larmes : que les belles femmes qui fe portent bien vont avoir peur ! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable fur la terre : on apporte au monde un joli vifage, & voilà qu'il fe ride en moins de trente ans ; après quoi une femme n'eft plus bonne à rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre chofe. Savez-vous bien qu'après le plaifir de vous voir, ou de vous écrire, un des plus grands pour moi eft à préfent la lecture. Voilà comme les goûts changent : je ne pouvois

pas

pas lire à dix-huit ans. Mon auteur favori est Voltaire : c'est un homme enchanteur qui plaît toujours, & qui persuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit, plus d'éloquence, & plus d'humanité. Avez-vous lû son *Ecossaise*? Connaissez-vous la tendre Lindane, le malheureux Montrose, le généreux Murray & le vilain Frélon? Tout cela est charmant : j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon, si je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au visage ; car son caractere fait peur. Je suis étonnée que Voltaire fasse de si belles choses à son âge, & qu'il soit si gai, si humain ; car la vieillesse est dure, &

toujours

toujours de mauvaise humeur. Tous les vieux visages que j'ai connus étoient chagrins, bizarres, bourrus, ne rioient jamais, & haïssoient surtout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de mr. de Voltaire me rassure, & fait voir que c'est le vice de l'homme, & non pas de l'âge : il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je serai gaie; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour

revenir

revenir à l'*Ecossaise*, (car je suis en train de causer ;) si vous ne l'avez pas lue, lisez-la ; &, si vous l'avez lue, relisez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés ; après quoi faites une priere pour la conservation de l'auteur, qui est très-bon chrétien, quoi que disent les ignorans & ses jaloux.

Mais à propos de chrétiens, savez-vous que la jeune marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge ? Elle étoit hier à la messe du roi, belle & modeste comme un ange, & prioit Dieu avec une dévotion qui fesoit enrager les hommes, & plaisoit beaucoup aux autres femmes par le même motif ; car c'est une redoutable

rivale de moins. Je vous embrasse tendrement, ma chere comtesse; vous voyez par la longueur de ma lettre combien je vous aime. &c.

LETTRE XXXVIII.

A la même.

COMME je m'ennuie, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire ; c'eſt un remede qui m'a toujours réuſſi. Il ſe paſſa hier au cercle une ſcene que je veux vous raconter la premiere. Il y avoit un maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas longtems, une bataille & ſon honneur. Cependant il paroît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant : il y a des fronts d'airain. La ducheſſe de S.....*

* St. Simon.

qui ne perd jamais l'occasion de se réjouir aux dépens des autres, se tourna vers la mere du héros, & lui dit gravement: „ Hélas, madame,
„ comment reçutes-vous la nouvelle
„ de la disgrace de mr. votre fils?
„ Dormiez-vous? Mangiez-vous?
„ Vous cachiez-vous de honte?
„ Aviez-vous envie de mourir? "
Tout cela fut dit avec le ton que vous savez. Le maréchal, qui est philosophe, n'a pas voulu se quereller avec une femme: mais il alla se plaindre au roi, qui se mit à rire, & lui demanda s'il avoit peur de la langue d'une femme.

J'aurai soin de la petite Valbelle, parcequ'elle est belle & douce, &

que

que vous la recommandez : cependant je vous dirai en passant que j'ai déjà bien des filles, dont je ne suis pas la mere, & que les tems sont difficiles. Mais après tout, il faut faire du bien, & j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la cour a d'abord ébloui la petite personne, comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois: j'ai eu aussi cette foiblesse, mais il y a longtems que j'en suis guérie. J'espere que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais si cette folie lui dure deux mois, je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne.

 Adieu,

Adieu, ma chere; le pauvre marquis veut vous faire ses complimens malgré-moi, & ce ne sont peut-être que des complimens: mais moi je vous embrasse avec toute la tendresse possible, comme aussi votre petite fille: je souhaite qu'elle ressemble à sa mere. &c.

LETTRE XXXIX.

Au marquis de BEAUFORT. 1760.

J'AI reçu avec bien du plaisir votre lettre & votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne : il paroît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avoit crû. Après tout, c'est l'intérêt de toute la maison de Bourbon en général, comme c'est la seule ressource de celle de France en particulier. Ce *pacte de famille* étonnera les anglois : mais il ne s'agit pas seulement de les étonner ; il faut encore les faire craindre. On trouve

que le plan eſt très-bien concerté dans toutes ſes parties. Le roi de Portugal, qui eſt le premier ſujet des anglois & leur tributaire, ſera forcé de ſe déclarer; &, quoi qu'il arrive, ceci produira une diverſion qui ne peut être qu'avantageuſe à la France, & embarraſſante pour ſes ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec leſquelles vous conduiſez cette grande affaire, malgré les difficultés ſans nombre que vous trouvez dans l'irréſolution du conſeil d'Eſpagne & la faction angloiſe. La faveur du roi & l'eſtime générale de votre patrie feront votre récompenſe : ſouvent un bon négotiateur eſt plus utile à un état qu'un bon

général,

général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami; nous espérons lui devoir notre salut. Conservez-vous pour le service de votre roi, & pour le bien de votre nation.

Je suis, &c.

LETTRE XL.

Au marquis de CASTRIES.

Novembre, 1760.

JE vous remercie de votre lettre, & ſurtout de votre victoire *. Cette petite affaire, que vous venez d'avoir avec le prince de Brunſwick eſt une conſolation dans le torrent de calamités qui fondent ſur nous de toutes parts. Le roi eſt fort content; & quant à moi, je ſuis charmée que ce ſoit à vous que nous ayons cette obligation : vous n'avez pas trompé nos eſpérances comme tant d'autres.

Les

* à Cloſtercamp.

Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion, montrent que les françois n'ont besoin que d'un bon chef pour bien se battre. On dit des merveilles du brave régiment d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le prince de Brunswick est toujours à craindre, & sa retraite n'est pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pû tailler en pieces sa petite armée : mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne sont ni justes, ni raisonnables. Adieu, mr. le marquis, vous êtes un homme admirable ; envoyez toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand besoin. Tout le

monde vous aimoit, à présent on vous eſtime beaucoup ; & je connois une perſonne qui fera tout ſon poſſible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, &c.

LETTRE XLI.

*Au comte d'*AFRI.

6 Novembre 1760.

JE ne ſais pas ſi la mort du vieux roi George occaſionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons toujours très-peu à eſpérer, & beaucoup à craindre. Le gouvernement anglois eſt très-différent des autres. C'eſt le peuple qui fait la guerre plutôt que le roi : les princes meurent, mais l'eſprit général ſubſiſte, & cet eſprit eſt contre nous. Le nouveau roi eſt très-jeune, il doit haïr Pitt autant

que

que ſon grand-pere le haïſſoit; mais ce miniſtre conſervera ſon poſte malgré lui, parcequ'il a la faveur populaire. Le ſeul moyen de nous procurer la paix ſeroit de vaincre : les victoires ſont plus efficaces pour cela que les plus habiles négotiations. Vous dites que les cœurs des hollandois ſont pour nos ennemis : cela eſt étonnant, mais poſſible. Eſt-ce parceque les anglois déſolent leur commerce, enlevent leurs vaiſſeaux, & leur font déja ſentir qu'ils aſpirent au commerce général & excluſif de l'Europe : Au reſte, c'eſt la faction d'Orange qui nous veut du mal : les états ſont pour nous; la canaille n'eſt rien, elle hait & aime ſans juſtice &

ſans raiſon. Les états-généraux paroiſſent fort irrités contre les anglois à cauſe de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puiſſe aller juſqu'à une rupture ? Voyez, examinez tout, continuez à bien ſervir le roi, & à faire honneur à ceux qui vous eſtiment.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLII.

Au duc de WIRTEMBERG. 1760.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir & de respect la lettre, dont votre altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'empire & la nôtre avec un zele, qui, à ce que j'espere, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres; &, si elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront aussi l'honneur & les avantages.

Mais

Mais je crois, Monſeignenr, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris : il y a mille choſes, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des négotiateurs. Nos miniſtres eſperent que vous ramenerez dans notre armée la fortune, qui nous a été ſi contraire juſqu'à préſent : je l'eſpere auſſi; de bonnes troupes & un bon général ne ſe laiſſent pas vaincre aiſément.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIII.

Au duc de BELLISLE.

EN vérité vos fefeurs de projets font des gens admirables; il n'y a rien d'impoſſible pour eux; ils trouvent des moyens pour tout; & je ne doute pas que, ſi le roi avoit envie de la tour de porcelaine de Nankin, ou de la vigne de diamans du grand mogol, ces meſſieurs ne trouvaſſent la choſe fort facile, & ne donnaſſent une méthode pour les tranſporter à Paris. Le mémoire en queſtion eſt un chef-d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau

cerveau d'un habitant des petites maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que, pour acquitter les dettes de l'état, il faudroit seulement que le roi fît banqueroute tous les quinze ans. Si le roi fesoit une banqueroute suivant ce systême, je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudroit autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande l'année derniere, & que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur la misere du royaume : mais

j'appris

j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au roi deux-cens millions annuels par une seule taxe & sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *rosaire*, faute de quoi ils payeroient cinq sous pour chaque omission. Comme les françois ne sont pas dévots, disoit l'auteur, ils seront presque tous les jours en faute, ce qui produira des sommes immenses. Il finissoit par demander une place pour sa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent, & non pas

de

de faire des projets. Chaque nouveau contrôleur général promet des merveilles ; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, & on est obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisieme succede bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable ; les peuples sont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie ; notre crédit est perdu ; les anglois sont heureux, & nous sommes sans ressource & sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France ? Il nous faudroit la paix : mais comment l'obtenir, &

comment

comment continuer la guerre? Le bon cœur du roi souffre cruellement dans ces calamités publiques : n'y auroit-il pas moyen, mr. le duc, de le soulager en soulageant son peuple? Je serois bien-aise de vous voir : j'ai mille choses à vous dire. &c.

LETTRE XLIV.

A la comtesse de BASCHI. 1760.

JE suis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre duc de Wirtemberg, que nous avons vû si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au roi ses douze-mille hommes, il stipula qu'ils formeroient un camp & un corps à part; ce qui lui fut accordé. Le roi de Prusse apprenant qu'il s'étoit mis à la solde de France, après avoir été à celle de l'impératrice, écrivit ce billet

billet au prince Ferdinand de Brunſwick: „ Le duc de Wirtemberg eſt, „ dit-on, avec les françois: le prince „ héréditaire mon neveu feroit bien „ de lui donner une petite leçon. " Il vient de recevoir cette leçon, ſans en être plus ſage. Le maréchal de Broglie lui écrivit après ſon déſaſtre pour l'inviter à ſe réunir à ſon armée, & à ne plus camper à part, de peur des conſéquences; ce qu'il refuſa: ſur quoi le général françois a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode & inutile dans ſon pays. Mais laiſſons là le duc de Wirtemberg. Je viens de lire le *Ruſſe à Paris*, & je trouve qu'il ne raiſonne pas mal pour un ruſſe: il a bien raiſon; la

France

France n'eſt plus qu'un vaſte tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race eſt preſque éteinte: il n'y a plus que baſſeſſe, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, & une extrême miſere. O France! qu'eſt devenue ta gloire? Vous vous moquez de moi, madame, avec votre comedie des *Philoſophes*: c'eſt un libelle groſſier & ſans eſprit, j'ai bien eu de la peine de la lire juſqu'au bout, & je ſuis étonnée que les magiſtrats aient permis la repréſentation d'une ſatire perſonnelle. Mais quel eſt donc ce Paliſſot, qui ſe donne pour le protecteur de la religion & de la vertu contre

des gens de lettres qui paſſent pour religieux & vertueux ? Cet homme-là a mauvaiſe réputation. On a voulu me préſenter mr. Paliſſot comme le bel-eſprit à la mode : mais j'ai refuſé de le voir ; j'aimerois autant, Dieu me pardonne, voir l'illuſtre mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni ? Le comte eſt-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? M'aimez-vous toujours ? Voilà bien des queſtions de femmes. Adieu, vous ſavez que, *Femina è ſempre garrula, e loquace.*

LETTRE XLV.

A la même. 1760.

VOUS me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni mauvaise compagnie. J'écris, madame; je barbouille du papier, comme tant d'autres: je fais des mémoires sur ma fortune singuliere, & sur les choses que j'ai vues qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirois bien des vérités désagréables pour

certaines gens ; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des ſots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumiere que lorſque je ne la verrai plus : par-là j'éviterai les reproches, ou le petit reſſentiment des petits hommes bas & haïſſables, dont je fais mention dans mon hiſtoire véritable ; car les morts ſe moquent des vivans. Mais vous, madame, que faites-vous dans vos heures de loiſir, qui ſont aſſez fréquentes ? car vous n'êtes pas embarraſſée de vivre avec vous-même. Liſez-vous le charmant hermite * de Fernay ? Penſez-vous à moi ? Priez-vous

* Mr. de Voltaire.

vous Dieu pour ceux qui vous aiment? Toutes ces occupations ſont bonnes & louables : c'eſt pourquoi je devine que ce ſont les vôtres.

J'ai honte que des jeunes perſonnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, ſans que j'aie le courage de les imiter: je le mépriſe ſincerement, mais je voudrois faire plus. La belle comteſſe de Neuville vient tout à coup de ſe jetter dans la haute dévotion ; elle entend tous les jours quatre meſſes, communie toutes les ſemaines, & ne jette jamais la vue ſur un homme : elle ne voit que ſon mari & ſon confeſſeur. Je loue beaucoup ſa réſolution & ſon courage : mais j'ai peur qu'elle ne

persévere pas, & ce seroit bien dommage. Convertissons-nous aussi, mais sans faire de bruit, ni d'éclat, & sans affecter rien. Adieu, ma très-chere; si cet avis ne vous plaît pas, dites mieux. &c.

LETTRE XLVI.

A mr. BERRIER. 1761.

LES françois sont admirables : le bon peuple ! Qu'un Roi est heureux d'avoir de pareils sujets ! Nous allons donc avoir une puissante marine qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise & enchantée de ce zele qui anime tous les ordres de l'état pour fournir des vaisseaux à l'état. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les républiques que dans les monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un état libre, où les par-

ticuliers aient fourni trente vaisseaux de ligne de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le roi est attendri : jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard : au reste il ne sera pas perdu pour cela, & servira dans une autre occasion. Les anglois haïssent les françois de tout leur cœur, & les françois les détestent sincerement : ils sont toujours en guerre, du moins en intention ; & quand ils mettent bas les armes par lassitude ou par épuisement, c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais, monsieur, ne pourroit-on pas tenter quelque entreprise pour le moment ?

L'Angle-

L'Angleterre est entierément dégarnie : ses flottes nous poursuivent dans les deux indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative qui ne seroit peut-être pas aussi infructueuse que la premiere. Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours ; & si c'est un réve, c'est du moins le réve d'une bonne françoise. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez, je n'en parlerai à personne, pas même au grand seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils, je crois qu'il le mérite : c'est une famille, où le courage est héréditaire, & qui a toujours bien servi. Pour l'expé-

ſience, elle viendra ; il eſt jeune. J'aime les jeunes gens ; ils ſont dociles, & aiment à s'inſtruire. Pour les vieux ils ſont intraitables ; quand ils ont une fois pris leur pli, ils ſont inſupportables en affaires comme en amour.

Ce que vous appellez ma faveur, c'eſt peu de choſe : ce n'eſt pas elle qui vous ſoutient, mais votre mérite; vous lui devez tout, penſez-y bien. Quelquefois on m'écoute, ſouvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conſeils, ſouvent on m'en attribue de mauvais : mais en général comptez que mon pouvoir eſt bien borné, & je ne ſerois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne vivre

que pour moi. Cependant j'aime & sers de tout mon pouvoir ceux qui servent bien le roi & l'état. Comme vous êtes de ce nombre, il m'est impossible de ne pas vous vouloir du bien : laissez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

Au comte de S. FLORENTIN.

MONSIEUR le comte, je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs, & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille, où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiroient pour l'avancer : mais il faloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une lettre de mr. de Paris qui me demande familierement des choses impossibles, quoique je lui eusse déjà dit que je n'avois ni le

pouvoir

pouvoir ni l'inclination de le servir. Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces messieurs : quand une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du ciel, ils parlent & ils agissent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver, & qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, mr. le comte, que votre département doit être le plus désagréable de tous : car si vous voulez parler raison aux ecclésiastiques ; il vous contredisent par un passage de la Bible : je suis en peine de

de ſavoir ſi cette race d'hommes eſt auſſi néceſſaire au monde qu'elle lui eſt incommode. Il eſt vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup: gardons-la avec ſoin, & féſons la craindre, de peur qu'ils ne ſe faſſent craindre à leur tour, & ne ſoumettent le ſceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune-homme, ſi vous n'avez rien pour le préſent qui lui convienne, il attendra : je ne vous demande pas de déplacer perſonne, ni de faire une injuſtice à un autre pour m'obliger.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVIII.

Au cardinal de BERNIS *.

VOTRE situation me touche, quoique vous l'ayez méritée; & si je pouvois changer votre fortune, je le ferois encore, comme si vous en étiez digne : mais il y a des choses que je ne puis ni demander, ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années : vous étiez pauvre, mais heureux & aimable : votre ambition & mes bontés vous ont gâté. A peine avez-vous été

* D'abord ambassadeur à Vienne, puis ministre d'état.

été employé dans les affaires, qu'on s'eſt apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers & celui du gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous m'affligeoient : mais je n'oſois vous croire incapable, & j'attribuois au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'eſpérois toujours, juſqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai perſonnellement beaucoup à me plaindre de vous : néanmoins tout mon reſſentiment ſe borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le ſilence qui me convenoit, &

ſi

si vous avez à la fin été sacrifié, ce n'est pas à moi, mais au bien de l'état. Mais parlons sérieusement : pourquoi déplorez-vous si amerement votre prétendue disgrace ? Qu'avez-vous perdu ? Les inquiétudes & les tourmens de l'ambition ; & vous avez retrouvé le repos & la liberté avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose, c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel, & de regretter le trouble, les inquiétudes & les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très-vraies, quoique mon cœur ne les sente pas aussi bien que ma raison ; & si j'étois à votre place,

peut-

peut-être ferois-je auffi foible que vous : mais j'en rougirois & ne le dirois à perfonne. Je fuis honteufe de vous prêcher : c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encourager à fouffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au fujet de votre lettre, voici ma réfolution que je ne changerai jamais. Je ne m'oppoferai jamais à votre retour, ni aux faveurs qu'on pourra vous faire, & que vous defirez : mais fi cela arrivoit, ne prenez pas la peine de m'en favoir gré; car foyez fûr que je n'y aurai aucune part. &c.

LETTRE XLIX.

A mr. de Bussi.

NOUS avons d'abord jugé par les propositions extravagantes de Mr. Stanley, que la cour de Londres n'étoit pas sérieusement disposée à la paix; & vos dépêches le confirment. Mr. Pitt est un chicaneur, qui ne traite pas de bonne foi; il joue la comédie. Cependant il faut continuer jusqu'au bout, & mettre les anglois dans leur tort à la face de toute l'Europe, en exposant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici que

dans

dans le fonds ils n'en aient presque autant besoin que nous. Leur dette est immense, & augmente tous les jours; les soldats & les matelots commencent à leur manquer; & je ne sais pas si leur crédit, qui est leur seul soutien, pourra se soutenir encore longtems. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne sont que des guerres de marchands, & n'en sont que plus difficiles à terminer, parceque l'esprit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres qui font de grandes fortunes par la ruine & le massacre de leurs compatriotes mêmes, voudroient que ce jeu cruel durât toujours : ils peuvent aisément

acheter

acheter le miniſtere & le parlement dans un pays où tout eſt à vendre; de ſorte que, lorſque les marchands ont déclaré la guerre à la bourſe de Londres, il faut qu'elle ſe déclare à St. James ſix mois ou un an après. Voilà le grand obſtacle qui s'oppoſe à la paix juſqu'à ce que le roi d'Angleterre ait des miniſtres aſſez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriſer les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichiſſent par la déſolation des peuples. Vous dites que votre ſituation à Londres eſt bien déſagréable : je n'en doute pas. Vous êtes expoſé aux inſultes d'un peuple brutal, & au mépris d'un miniſtre

arrogant.

arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience: souffrez généreusement pour votre roi & votre patrie; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négotiations conduisez-vous avec modestie sans bassesse: la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative, tâchez surtout de vous faire honneur & à vos amis. Présentez mes très-humbles respects à cette personne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous: concertez-vous avec elle; faites-nous des amis; opposez, s'il est possible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas

&

intéressés ; qui préferent la guerre qui les enrichit, à la paix qui n'enrichit que la nation.

Je suis, &c.

Fin du premier Tome.

